

## Nouveau lieu, nouvel esprit ?

*L'esprit des lieux est-il transférable ?*

Ana Amendoeira, José Aguiar

Université de Paris IV Sorbonne, ICOMOS Portugal et CEAUCP (Portugal)

191, rue Saint Jacques

75006 Paris

France

[anamendoeira@hotmail.com](mailto:anamendoeira@hotmail.com)

ICOMOS Portugal (Président) et Faculté d'Architecture de Lisbonne

Portugal

[jaguiar@fa.utl.pt](mailto:jaguiar@fa.utl.pt)

et

Rafael Alfenim

ICOMOS Portugal, Direction Régional de Culture de l'Alentejo et CEAUCP

R. de Burgos, 5

7000-863 ÉVORA

Portugal

[ralfenim@sapo.pt](mailto:ralfenim@sapo.pt)

**Abstract.** Le processus difficile, compliqué et polémique qui a suivi la décision politique, prise en 1995, de construire un barrage sur le Guadiana, le fleuve le plus important et le plus emblématique du sud du Portugal, peut être symbolisé par la disparition du village de Luz (avec la réinstallation de ses habitants dans un nouveau village construit à quelques kilomètres de son emplacement précédent) et aussi par la disparition de centaines de sites reconnus pour leur valeur historique et archéologique. Parmi ceux-ci, on a décidé de protéger à l'aide d'un sarcophage le site romain du "Château de Lousa" et de transférer un seul monument national, le Cromlech du Xerez.

Ces trois cas, qui seront analysés à la lumière du concept de l'Esprit du Lieu dans l'acception qui lui a été donnée en termes opératoires par l'organisation du Symposium (l'Esprit du Lieu est «l'ensemble des éléments matériels et immatériels qui donne du sens, de la valeur et de l'émotion au lieu »), sont le sujet de cette communication.

"Every continent has its own great spirit of place. Every people is polarised in some particular locality, which is home, the homeland. Different places on the face of the earth have different vital effluence, different vibration, different chemical exhalation, different polarity with different stars: call it what you like. But the spirit of place is a great reality"(D.H. LAWRENCE, 1956:301)

Le barrage d'Alqueva ou le Projet à Fins Multiples d'Alqueva selon la désignation officielle, représente l'un des plus grands investissements publics du Portugal démocratique. Les premières études signalant le besoin de construire un barrage au sud du pays remontaient encore aux années 1950, à l'époque de la dictature de Salazar. L'objectif visé était de créer une grande réserve d'eau dans la région du Portugal la plus sèche et la plus chaude, pouvant fonctionner comme un instrument de développement pour la région de l'Alentejo. Cette zone pauvre et peu peuplée, caractérisée par la structure latifundiaire, représente un tiers de la superficie totale du pays.

Ce barrage serait à l'origine du plus grand lac artificiel en Europe, avec une aire de 250 Km<sup>2</sup>, dans son niveau de remplissage à la cote 152, et aurait comme conséquence directe la plus importante, l'inondation d'un village et son inévitable disparition.

Le processus de décision s'est étiré au long de plusieurs décennies, avec de nombreux pas en avant et en arrière dont nous ne parlerons pas ici, et ce n'est qu'en 1995 que le gouvernement a pris la décision définitive et irréversible de construire ce projet dont l'inauguration a eu lieu en 2002.



1  
Paysage avant et après le barrage

Les impacts négatifs d'un projet de cette taille ont été appréciés dans des études longuement approfondies dont les plus significatives concernent la disparition du village de Luz, la perte de territoire pour cinq communes touchées directement par la zone du lac et de centaines de sites historiques et archéologiques, dont certains sont classés, dans un paysage fortement humanisé depuis les périodes préhistoriques du paléolithique.

La conscience de la dimension culturelle de ces impacts négatifs a suscité la plus vaste opération de sauvetage archéologique du pays, également parmi les plus grandes sur le plan international, et a représenté le plus grand investissement ayant été fait au Portugal dans le domaine de la recherche en archéologie et dans le domaine du patrimoine.

Parmi les sites atteints directement par la construction du barrage, on a décidé de transférer le Cromlech du Xerez, en projetant ainsi dans ce monument tout le symbolisme du processus d'étude et de sauvegarde du patrimoine immergé. Cette décision a été justifiée par les archéologues responsables qui ont fondé leur argumentation sur le fait qu'il s'agissait d'un monument mégalithique préhistorique qui n'était pas installé "in situ", mais dont l'implantation remontait à 1970. Ainsi, la

problématique de l'authenticité que le transfert pouvait poser a été largement relativisée. La décision qui a été prise a été de déplacer le monument sur un terrain public à proximité, destiné postérieurement à accueillir le Musée Archéologique d'Alqueva.

Quelle est la signification véritable du Cromlech du Xerez, ce témoignage incontestable (de par sa matérialité) d'un moment décisif de l'Histoire de l'Humanité, celui du Néolithique qui a été un moment de décollage pour une courte période d'environ 8.000 ans d'accélération du progrès, du savoir, des technologies, du développement social, culturel, politique et religieux ? Et qu'est-ce qui prédomine dans la « mise en scène » contemporaine que nous en faisons ? Nous ne le saurons jamais avec certitude.

L'esprit du lieu qui, nous le pensons, sera inséré un jour dans le processus d'aménagement du territoire, en l'humanisant avec une certaine cosmogonie, en lui donnant un sens, selon l'intention de la communauté qui l'a produit, en l'intégrant d'une manière peut-être rituelle, matérialisée dans cet ensemble de menhirs et dans la façon comme ils auront été disposés dans l'espace, ce qui a fait de ce site un lieu dans l'acception de Marc Augé (Augé, 2005, 39), est-il encore présent et, si c'est le cas, s'inscrira-t-il dans une ligne de continuité capable d'établir un lien direct avec le passé dans la duplicité d'une existence, matérielle et immatérielle ?

En effet, même si nous partageons avec ces communautés lointaines qui ont conçu et produit le Cromlech, le même territoire, celui où nous habitons aujourd'hui, la distance temporelle qui nous en sépare est trop grande pour que nous puissions, en toute certitude, connaître les gestes, les mots et la pensée qui ont présidé à sa construction et à son utilisation, ou sa réelle importance dans leur quotidien ; l'observation qui permet de déduire les « lignes astronomiques » qui définissent, à partir du centre de l'enceinte, les lignes équinoxiales qui permettaient de vérifier les amplitudes des solstices (Gomes, 2000, 128), n'est guère plus que cela, c'est-à-dire une constatation, même s'il est aisé d'accepter que, pour des sociétés qui viennent de domestiquer des animaux et des plantes, la suite des saisons prenne une importance plus grande que celle qu'aurait eu auparavant la domestication, par le savoir né de l'observation du temps et de ses cycles, bien que rituelle et symbolique, serait devenu, aussi, un besoin absolu.

Que nous reste-t-il en tant que lien avec ce passé plutôt lointain, de véritablement certain ? Il nous reste le territoire et les objets, l'ensemble de menhirs et les objets fabriqués trouvés au cours des fouilles archéologiques qui ont précédé le transfert ; il nous reste, ainsi, à peine une partie de la dimension matérielle de l'ensemble ; il nous reste aussi la volonté de garder vivant ou de raviver ce lien ; notre territoire et les faits de ce territoire sont aussi une partie de notre mémoire, donc, de notre identité. Mais, lorsque devant le déluge annoncé, nous avons décidé de prendre en main cet ensemble et de le transférer, pourquoi l'avons-nous fait ? Parce que nous prétendons « sauver » une partie de notre identité et parce que nous supposons, ou croyons, que, en procédant ainsi, en conservant et en reconstituant cette matérialité, nous avons davantage de garanties de la préserver ?

Réimplanter le Cromlech, tout en respectant les orientations et la disposition qui avaient été définies au début des années 1970 par José Pires Gonçalves, à partir de l'observation des données du terrain, de l'évidence archéologique (Gonçalves, 1970; Gomes, 2000, 27), ne signifie-t-il pas, en l'absence de la connaissance de l'ancienne signification de l'ensemble et devant l'éloignement de son lieu d'origine, la constitution d'un non-lieu, d'un espace où chaque individu se retrouve seul avec lui-même au moment de la visite ? Ou, dit en d'autres termes, ce non-lieu se recompose-t-il en un lieu de par sa patrimonialisation, son renvoi à son sens historique, identitaire et relationnel? (Augé, 2005, 47; 68)

Le “Château de Lousa” est un site archéologique d’une extrême importance (monument national) qui se trouve à une courte distance de l’ancien village de Luz (deux ou trois kilomètres).

La montée des eaux a fait monter le ton du débat: comment sauver ce site? Ne vaudrait-il pas mieux employer l’argent dépensé dans une tentative discutable de sauvegarde dans l’étude, de manière plus rapide et plus large, d’autres sites archéologiques ?

À la suite de travaux scientifiques et en acceptant que même la durée d’un super-barrage peut ne pas dépasser un siècle, la décision a été prise de mettre en place un processus de conservation préventive : on a fabriqué un sarcophage, en remplissant de gravier l’intérieur des espaces, en protégeant l’extérieur avec des sacs de gravier et en appliquant à la fin une fine couche de ciment Portland, en cherchant à confiner les éléments plus fins et à stabiliser une structure faite d’un crépissage sec en schiste. Il existe la conviction que dans un avenir plus ou moins proche le « Château da Lousa » sera rendu à ce lieu et à ses habitants.

L’objet a été sauvé, mais le lieu a disparu sous l’eau. Si jamais il y a un futur, ce territoire réapparaîtra, nécessairement érodé, morphologiquement autre, et ce cas est intéressant en ce qu’il montre comment, en sauvant un objet in situ, nous allons changer d’une manière définitive ses caractéristiques morphologiques, et aussi, inévitablement son esprit de lieu.

Dans tout ce processus, l’impact le plus significatif et le plus traumatisant a été sans aucun doute la disparition du village de Luz qui représentait, en 2001, une aire urbaine de près de 16 hectares pour 363 habitants. La population résidente était répartie sur 185 parcelles constituées par des habitations, des jardins potagers et des terrains arborisés (SARAIVA, 2003).

Bien que la décision de construire le barrage date de 1995, comme nous l’avons dit auparavant, le thème était plus ancien et jusqu’à cette date, avait été marqué par des pas en avant et des reculs, ce qui, pour les habitants du village, avait fini par en faire à la fois une crainte et un mythe, mais sans affecter pour autant le développement du village, au moins jusqu’en 1995, date à laquelle ont encore été votés des projets de travaux publics et privés (SARAIVA, 2003).

En 1993, une enquête d’opinion a été réalisée par la Junte de l’arrondissement (Junta de Freguesia) auprès de la population âgée de 18 ans concernant la construction d’un nouveau village au cas où le projet du barrage se réalise. Et, dans le cas d’une réponse affirmative, quel serait l’emplacement idéal: à l’intérieur ou à l’extérieur de la commune? Une majorité écrasante de la population a décidé qu’il faudrait construire un nouveau village à un endroit qui soit le plus près possible du village primitif, rejetant ainsi l’hypothèse des indemnités pécuniaires. La population se prononçait en faveur d’une continuité collective, en tant que communauté organisée, ayant sa propre identité, et elle rejettera de même, en 1996, la seule possibilité qui lui permettrait de continuer à vivre au même endroit, sous le niveau de l’eau. Cette hypothèse a été rejetée presque à l’unanimité (un seul habitant à peine lui était favorable) pour des raisons de sécurité.

Les travaux du nouveau village ont commencé en 1998 et la population a été transférée, avec ses morts, à la fin de l’année 2002, après la célébration de la dernière fête religieuse et populaire ayant lieu dans l’ancien village, au mois de septembre (SARAIVA, 2003).

Dans l’ancien village de Luz, l’église datant du XVe, les arènes et le cimetière étaient situés à 1 km environ du village. C’était là que se tenaient les fêtes, les corridas et les principaux rites religieux de passage. C’est là que l’on enterrait les morts. Le

chemin entre le noyau populationnel et l'espace du sacré et de la fête était bordé par les croix devant lesquelles les cortèges funèbres s'arrêtaient pour prier (SARAIVA, 2003). L'église était le symbole le plus important par son rattachement au mythe fondateur du village: la légende de l'apparition de Notre-Dame à l'endroit où, ensuite, on a construit le temple au XVe siècle.

La proposition qui a été retenue par un concours public international réalisé en 1996 pour la conception du nouveau village, a choisi de re-proposer, dans une version essentialisée et modernisée, la structure urbaine (morpho-typologie) de l'ancien village. Ainsi, le noyau le plus ancien, lié à la fondation du village et centré sur l'église, a suscité la création, dans le projet, de l'espace désigné comme "espace monumental", également construit, tout comme l'ancien, à 1 km de distance du village. Dans ce projet, les arènes qui faisaient partie de l'ancien noyau du sacré et de la fête, n'étaient pas incluses dans cet espace, leur construction étant prévue à l'intérieur du village. Cependant, le même espace abrite des répliques de l'église et du cimetière comprenant des éléments démontés des immeubles originaux, ainsi que le Musée de la Mémoire.

Ce nouvel équipement, le Musée, devait jouer le double rôle de dépositaire de la mémoire du lieu disparu et de registre dynamique du processus de transformation gérant une relation de complicité entre le passé et le présent/futur. Un musée autour d'un village qui, bien qu'ayant disparu, reste debout.

Dans tout le processus de conception du nouveau village, les responsables de sa création ont tenté de préserver les relations de voisinage telles qu'elles existaient auparavant (qu'il s'agisse de la structure urbaine et de l'emplacement des maisons des familles, qu'il s'agisse du cimetière où on a respecté les relations de proximité physique des sépultures). Le projet proposait 5 typologies pour les habitations afin de tenter de reproduire la réalité de l'ancien village. Cependant, l'ensemble du processus de construction a été très difficile et polémique, notamment parce que les personnes avaient des difficultés pour accepter les propositions "égalitaires" pour leurs maisons. Par conséquent, pendant la construction, les projets d'origine ont été constamment modifiés, en suscitant des conflits sérieux entre la population et l'entreprise responsable du processus et même entre les habitants qui se soupçonnaient les uns les autres d'être gagnants ou perdants dans l'affaire (SARAIVA, 2005).

Durant tout le processus, la construction du nouveau village n'a cessé d'être l'objet d'une médiatisation exceptionnelle au niveau national, en raison de la dimension de l'investissement public qu'elle impliquait et, aussi, de la curiosité soulevée par la disparition du village et de tout ce qui en découlait. Très vite, l'ancien village est devenu la scène des télévisions, des journaux et des radios qui produisaient en permanence des reportages plus ou moins à sensation. Ceci donnait une notoriété inhabituelle à toute la population et la transformait en une figure collective nationale, et, en donnant voix à ses réclamations et à sa victimisation, lui donnait le statut de héros et de victime. Tout ce phénomène a éveillé la curiosité publique et l'ancien village a commencé à être l'objet de visites. En voyages organisés par des agences, les curieux venaient de tout le pays en autocar pour voir le village qui allait disparaître.

Cette habitude s'est poursuivie avec le déménagement dans le nouveau village. Dès son inauguration, les excursions de touristes ont augmenté en flèche. "Nous n'avons rien à offrir aux touristes, alors j'ai monté un stand d'artisanat, sur la place, pour la vente", comme nous l'a raconté un habitant. C'est ainsi qu'est née la boutique actuelle d'artisanat, qui a droit à une plaque la signalant sur la place principale du village. On a aussi ouvert quelques cafés pour répondre à la demande effrénée de boissons et de repas des centaines de personnes qui visitaient quotidiennement le village.

“Cette période de folie est terminée”. Aujourd’hui, en 2008, six ans après, il n’y a pratiquement plus de visiteurs, “et ceux qui viennent vont directement au musée sans s’arrêter dans le village” comme le révèle un habitant. Les cafés, à présent, sont fréquemment fermés. En arrivant, on a l’impression d’entrer dans un village fantôme: personne dans les rues, personne sur la place.

Comme nous pensons qu’elle est très révélatrice de l’esprit que l’on respire aujourd’hui dans le village, nous donnons la parole aux habitants que nous avons interrogés:

“L’avenir de ce village devra être le tourisme, nous ne voyons aucune autre alternative. Pour cela, le Musée de Luz (le musée de la mémoire) a un rôle très important, pour attirer les visiteurs, parce qu’il contient tout ce qui était l’âme d village. Le musée est une chose qui est bonne pour le village, même si la population n’y va pas beaucoup. Seulement quand on est pris par la nostalgie. Moi, par exemple, j’y vais de temps en temps, à la salle de la lumière, pour pouvoir entendre le son de l’eau du fleuve qui a disparu (le fleuve Guadiana). Avant, au village, tout passait par le fleuve, les mariages, les fêtes de Pâques, les fêtes des conscrits qui partaient au service militaire, tout, la pêche...J’allais à la pêche parce que j’aimais entendre le son de l’eau qui coule, pas vraiment pour le poisson, parce que maintenant, je n’y vais plus jamais, ça ne m’intéresse pas de pêcher dans le lac, il n’a pas de vie, on ne sent rien, ce sont des eaux immobiles. C’est pour ça que je vais de temps en temps au musée pour me souvenir du temps d’autrefois.”

“Avant, tous les gens du village allaient souvent au fleuve, tout le temps. Maintenant, personne ne va jamais au bord de l’eau, même si l’eau est pourtant plus près qu’avant, avec le fleuve. Personne ne fait de promenade en bateau. Ça c’est pour les touristes. Les endroits ont disparu et il n’y en a pas encore de nouveaux.”

“La construction du village a été très compliquée, avec des trafics d’affaires au milieu. Le village a été terminé en vitesse pour des raisons politiques, les travaux de figlage sont très mauvais, la plupart des maisons ont déjà des problèmes de construction et il y a aussi beaucoup de problèmes avec les infrastructures qui ont été mal faites.”

“La vie du village s’est complètement transformée, bien que les gens soient les mêmes. Les relations entre les gens du village ont changé, elles n’ont rien à voir avec ce qui se passait avant. Dans notre village, les jardins étaient séparés des maisons, très souvent dans des rues différentes, ce qui facilitait beaucoup le contact entre les personnes, surtout les femmes. Maintenant, les jardins sont derrière les maisons des gens, ce qui ne les oblige plus à sortir.”

“Maintenant, nous vivons comme à la ville. Nous rentrons du travail, nous prenons une douche et nous restons à la maison, nous ne sortons plus ou alors, nous sortons, mais pour aller hors du village, dans un autre endroit. Avant, tout le monde allait jouer aux cartes sur la place. Mais cette place est trop grande, elle n’a pas d’endroits pour s’asseoir comme avant. La place d’avant était petite et accueillante. Ici, il n’y a pas d’ombre, tout est très inhospitalier.”

“Souvent, les gens qui venaient d’ailleurs nous disaient: “Quelle chance, maintenant, tout d’un coup, vous avez un village tout neuf avec tous les équipements! De quoi vous plaignez-vous? Alors je réponds que je veux bien échanger ma place avec la leur. Qu’ils viennent vivre pendant quinze jours chez moi, ici au village, pour voir si ça leur plaît. Ici, il n’y a aucune vie, tout est tout sec.”



3



5



4

L'ancien village: 3-le cimetière, 4-l'église pendant la démolition, 5- la fête



6

La place de l'ancien village



7

la place du nouveau village

Dans l'ancien village, l'esprit du lieu transparissait dans l'intensité du lien entre les personnes et le territoire. Le caractère rural du village et son ancienneté étaient fondamentaux dans la construction de cette relation forte et tranquille avec la terre. La population a été forcée de sortir de l'espace de son vécu, avec son passé et son présent collectifs. Elle a été transférée dans un nouvel espace de vie, où a été déposée, dans le musée, la mémoire de l'ancien espace. On a voulu transférer l'esprit du lieu. Le rôle du musée est exemplaire sur ce point aujourd'hui. Depuis sa création, son action s'est centrée surtout sur les souvenirs en vue du présent et du futur, et il contribue d'une

manière significative à mieux faire le deuil collectif de la perte énorme et traumatique qu'a subie cette communauté.

C'est au musée que les gens ont leur lieu de mémoire et c'est grâce à lui que les générations à venir pourront construire leur esprit du lieu.

Nous sommes dans un contexte de destruction et de deuil pour la disparition matérielle d'un lieu. Les éléments immatériels ne peuvent continuer à exister que s'ils sont constitués en patrimoine dans un espace de vie qui n'est pas encore un espace vécu.

En ce qui concerne les espaces de vie, comme c'est le cas pour le village, le temps sera un facteur décisif pour la construction de l'esprit de ce lieu. Il est impossible de le transférer d'une manière vivante. Seul un transfert monumental, au sens premier du terme, le sens mémoriel, est possible. C'est ce que le Musée représente pour la communauté : la mémoire qui va participer, avec le vécu dans le temps, dans la construction d'un espace vécu, d'un autre esprit du lieu qui n'existe pas encore pour la population, mais qui, paradoxalement peut-être, peut exister pour le visiteur, dans la mesure où nous parlons d'une émotion qui est surtout une construction par le sujet, à partir de réalités matérielles, dans un processus qui évoque encore et toujours la réflexion kantienne.

Pour le Cromlech, c'est encore une construction mémorielle qui fonde l'esprit de ce lieu. En tant que monument millénaire, transféré, et dont nous ne pouvons guère connaître les origines, c'est surtout la mémoire construite par la recherche archéologique et par la mise en scène qui a accompagné son installation qui lui donne le sens, la valeur et l'émotion que ressent et construit le visiteur, puisque ce n'est pas un espace de vie et que ce ne sera pas un espace vécu, bien qu'il l'ait été dans le passé.

La valeur de la mémoire se situe, donc, dans ce processus, bien que de manière différente, qui est peut-être l'élément le plus significatif de la construction et de la compréhension de l'esprit de ces lieux.

L'esprit du lieu nous permet de nous identifier avec un cosmos, de sentir notre appartenance à un tout. C'est pour cela que nous l'avons construit et que nous en avons besoin

## **Remerciements**

.Ministère de la Science et de l'Enseignement Supérieur, Fondation pour la Science et Technologie (Portugal)

.École Doctorale de Géographie de Paris Sorbonne

.Musée de Luz

.Les personnes du village qui ont participé aux enquêtes et les autorités politiques du village

## REFERENCES

Augé, Marc 2005 (1992), *Não-Lugares, Introdução a Uma Antropologia da Sobremodernidade*, 90 Graus Editora, Lisboa

Gomes, M. V. (2000) Cromeleque do Xerez, in *A Ordenação do Caos Das Pedras do Xerez à Nova Aldeia da Luz*, ed: A. C. Silva: 17-190, Beja: EDIA

Lawrence, D. H. (1956) *The Spirit of Place, Selected Literary Criticism*, ed: Anthony Beal, NY: The Viking Press, 301.

Saraiva, Clara (2003) *Aldeia da Luz: entre dois solstícios, a etnografia das continuidades e mudanças*, Etnográfica, Lisboa:ISCTE, 105-130

Saraiva, Clara (2005) *Luz e Água, etnografia de um processo de mudança*, Beja:EDIA